Introduction

Eva Toulouze

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/efo/2739>

DOI : 10.4000/efo.2739

ISSN : 2275-1947

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

ISBN : 978-2-343-04446-0

ISSN : 0071-2051

Référence électronique

Eva Toulouze, « Introduction », *Études finno-ougriennes* [En ligne], 45 | 2013, mis en ligne le 14 février 2015, consulté le 08 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/efo/2739> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/efo.2739>

Ce document a été généré automatiquement le 8 juillet 2021.

Études finno-ougriennes est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Introduction

Eva Toulouze

- 1 Comme le précédent, ce numéro des *Études finno-ougriennes* se concentre sur la situation sociolinguistique actuelle des langues finno-ougriennes. L'objectif de la rédaction était de dresser un état des lieux, de faire le point dans les différentes régions concernées. Le projet d'un numéro spécial a débordé les cadres initiaux, aussi consacrons-nous à cette question deux numéros consécutifs. Malgré nos efforts, nous ne pouvions aspirer à l'exhaustivité, et nous le regrettons. Dans notre échantillon, il y aura ainsi bien des manques : les plus flagrants sont le mokcha, le permiak, le mansi. Nous espérons cependant avoir réussi à aborder de manière satisfaisante les problématiques d'ensemble, auxquelles les langues absentes de ces numéros spéciaux n'échappent pas plus que les autres.
- 2 Dans mon introduction au numéro précédent, j'avais posé quelques cadres généraux. Je n'y reviendrai pas. Je me contenterai de rappeler que le numéro 44 traitait des langues finno-ougriennes dans les zones géographiques les plus occidentales. Le numéro 45 est entièrement consacré aux Finno-ougriens orientaux, ceux qui vivent dans la Fédération de Russie.
- 3 Dans le choix des approches et des auteurs, nous avons souhaité présenter une certaine diversité, dans l'espoir que celle-ci permette, au total, de donner au lecteur une image mentale complexe et donc riche des situations étudiées. Ainsi, nous ne nous sommes pas tournés uniquement vers des linguistes professionnels (J. Rueter, Z. Zorina, M. Fedina, R. Laptander, F. Siegl) : nous pourrions lire aussi des contributions de chercheurs en littérature (A. Arzamazov), en sociologie (G. Nikitina, M. Casen), en anthropologie (E. Toulouze, L. Vallikivi) ; E. Ruttkai-Miklén, qui appartient à l'école plus traditionnelle des finno-ougriens, allie cependant dans son travail sur les Khantys une approche de linguiste, de sociologue et d'anthropologue ; A. Aptullina est écrivain et éditrice. De plus, beaucoup de nos auteurs sont issus des régions finno-ougriennes dont ils traitent, et ils en parlent les langues comme langue maternelle (Aptullina, Zorina, Arzamazov, Nikitina, Fedina, Nesterova, Laptander). La perspective de faire vivre les langues est présente partout : de ce point de vue, nous ne prétendons pas à la neutralité. Certains articles, cependant, sont plus militants que d'autres : c'est le cas

notamment dans les régions qui sont elles-mêmes traversées par des débats acharnés (le Mari El). Enfin, notons qu'une approche sociologique et globalisante, présentant la situation des langues à une macro-échelle, alterne avec des études de cas portant sur des échantillons plus concentrés, ou en tout cas partant d'une expérience et d'une réflexion de terrain (Rueter, Toulouse, Casen, Vallikivi, Laptander).

- 4 Les questions touchant à la préservation et au développement des langues autochtones dans la Fédération de Russie sont complexes et touchent de manière spécifique les ethnies du centre de la Russie, fortes de centaines de milliers de locuteurs, avec des langues écrites depuis plus d'un siècle, vivant dans un territoire « sujet de la Fédération de Russie » et ayant eu le temps, avant les répressions staliniennes, de développer fortement l'enseignement et la littérature en langues vernaculaires.
- 5 Je fais bien sûr référence aux peuples mordves, mari, oudmourte et komi. Ce qui caractérise la situation de trois de ces communautés sur quatre, c'est leur division. Division en groupes ethnographiques, certes, mais aussi division plus profonde, liée surtout à l'histoire, qui a conduit à la consolidation de groupes vivant fortement leur différence par rapport au reste de la population. Si les Oudmourtes ont réussi à échapper à cette division, la question de savoir si une entité mordve proprement dite existe est à l'ordre du jour, et elle introduit un élément majeur de confusion dans l'interprétation des recensements. Les Erzas et les Mokchas, eux, ont une identité, mais où se cache l'identité mordve ? En matière de langue, en tout cas, les deux langues existent et elles ont développé chacune sa culture écrite. Les Komis sont eux aussi divisés en Komi-Zyriènes et Komi-Permiaks. Mais leur position est plus claire : les délimitations territoriales d'une part, politiques d'autre part, sont nettes. Les délimitations politiques ont été d'abord voulues par Moscou, qui a systématiquement rejeté les aspirations des uns et des autres à être incorporés dans un territoire administratif commun, jusqu'à « accorder », en 1925, un statut spécial aux Permiaks. Ce statut spécial, les Permiaks l'ont perdu en 2002, quand par référendum l'arrondissement a été rattaché à la région de Perm' et a perdu sa subordination directe à Moscou. Depuis, bien que nous n'ayons trouvé personne pour réfléchir dans ce numéro à la situation linguistique, la place du permiak dans la vie publique ne fait que se réduire.
- 6 Le territoire de la République du Mari El est, lui aussi, clairement partagé : dans la plus grande partie du territoire de la République, la population parle le mari des plaines, alors que dans les régions du Sud-ouest, la langue de la population autochtone, forte de quelques dizaines de milliers de personnes, est le mari des collines. Pour rendre compte de la situation linguistique, dans un contexte où les Maris des collines défendent avec acharnement leur spécificité et où certains Maris des plaines réfléchissent au moyen de réunir les deux langues littéraires, nous avons choisi de faire entendre des voix qui illustrent le débat animé qui est en cours. Ces témoignages sont intéressants et révélateurs à deux niveaux : directement, par les informations qu'ils nous donnent, et au deuxième degré, par ce qu'ils révèlent sur la réalité de l'action en faveur des langues maries. Nous avons donné la parole à deux Maris, une linguiste dont la langue maternelle est le mari des collines et un écrivain qui écrit et traduit en mari des plaines. Il n'est pas de notre ressort de prendre parti sur une question qui concerne les Maris eux-mêmes et sur laquelle il leur revient de prendre les décisions nécessaires. C'est ainsi que tous les arguments exprimés dans ces articles, souvent contradictoires, ne représentent aucunement les opinions de la rédaction, mais se font les porte-paroles

des différentes idées présentes dans le débat. Les deux auteurs n'ont pas eu connaissance des textes l'une de l'autre : le dialogue qui s'amorce ainsi n'en est que plus représentatif, et le lecteur pourra se faire une idée de ce qui préoccupe les différentes sphères de l'intelligentsia marie.

- 7 La situation des Oudmourtes est elle aussi abordée dans deux articles : si Galina Nikitina, chercheuse reconnue et dirigeante du mouvement national oudmourte, s'interroge sur les facteurs déterminants pour améliorer la position de la langue, Marie Casen observe la situation à partir de son expérience de terrain auprès des jeunes Oudmourtes urbains, complétant ainsi l'image que nous pouvons nous faire à la lecture du premier article par un regard à la fois extérieur et ancré dans l'expérience de terrain.
- 8 Il n'aurait pas été juste d'ignorer dans ce recueil le sort des diasporas : en effet, la pénétration russe a conduit, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, des groupes de Mordves, de Maris et d'Oudmourtes à se déplacer vers l'est, en quête de terres et de tranquillité. C'est dans les terres tatares et bachkires qu'ils ont trouvé cette dernière, car le milieu environnant, musulman, n'était pas porté sur le prosélytisme. L'article d'E. Toulouze sur la situation linguistique d'un groupe d'Oudmourtes du Bachkortostan se fait l'écho de cette problématique.
- 9 Enfin, pour ce premier groupe de langues, deux articles encore développent la situation du komi, dont l'un articule cette langue avec son environnement nordique. Si nous n'avions pas, dans le numéro précédent, d'étude sur le carélien, cette langue figure au moins ici à titre de comparaison.
- 10 Ainsi, nous espérons que les articles composant ce bloc, bien que le permiak et le mokcha n'y soient pas représentés, posent les problématiques d'ensemble auxquelles ces langues sont confrontées. Enfin, ces études sont introduites par un essai sur les langues finno-ougriennes. Si cette introduction a pour objectif de présenter l'ensemble des textes du recueil, l'article d'Aleksej Arzamazov, avec toute sa subjectivité, représente aussi une réflexion de l'intérieur. Comme la plupart des auteurs de ce numéro, Arzamazov a un itinéraire *sui generis* dont je mettrai en évidence deux traits saillants. Tout d'abord, bien que né de parents oudmourtes, il a grandi en milieu exclusivement russe et n'a découvert l'oudmourte qu'à l'adolescence. Il l'a appris et l'utilise non seulement pour parler, mais aussi pour écrire de la poésie (il a obtenu le prix de poésie finno-ougrienne décerné par le Programme finno-ougrien d'Estonie en 2013). De plus, ce chercheur spécialiste de littérature oudmourte ethnofuturiste est aussi l'auteur d'un espéranto finno-ougrien, une langue artificielle commune appelée le « boudinos ». Il était bon qu'une référence à cette langue soit présente dans ce recueil.
- 11 La question de l'utilisation de la langue chez les peuples du Nord n'est pas moins complexe, mais elle est confrontée à une situation particulièrement critique, dans la mesure où ces peuples, qui se trouvaient il y a encore quatre-vingts ans en position de maîtres sur leur territoire (sur ce qu'on appelle en Russie leur « petite patrie »), en ont été brutalement dépossédés au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle, quand un flot massif de migrants en provenance de toute l'Union soviétique les a réduits à la portion congrue. Cette expérience n'est pas unique, et les populations finno-ougriennes de la Volga et de l'Oural en ont fait l'expérience. Mais l'échelle est différente : si nulle part les Finno-ougriens ne sont aujourd'hui majoritaires sur leur territoire (longtemps, la seule région dans laquelle c'était le cas a été l'okroug autonome komi-permiak – qui a été supprimé !), les autochtones ne représentent plus que 2 % de la population globale

dans l'okroug khanty-mansi, c'est-à-dire qu'ils sont numériquement quantité négligeable. En même temps, l'écosystème en tant que facteur joue un rôle important, encore plus extrême qu'ailleurs : si la ville est russe, le village est russe également. L'échelle où les langues gardent – ou ont, au moins, une chance de garder – leur vitalité est moins accessible au chercheur que les deux premières : c'est le campement, l'endroit où les éleveurs de rennes montent leur tentes pendant qu'ils migrent avec leur troupeau, l'endroit où les Khantys ont construit leurs cabanes en rondins, au bord des rivières ou à proximité des pâturages.

- 12 Les chercheurs qui nous livrent leurs réflexions ont un rapport intime avec leur terrain : Roza Laptander, linguiste nenetse travaillant aujourd'hui à Rovaniemi, est très présente dans son article ; Eszter Ruttkai-Miklén a non seulement une connaissance profonde du terrain, mais elle a épousé un Khanty et élève un enfant khanty ; Laur Vallikivi a passé un an dans la toundra nenetse à nomadiser avec des familles d'éleveurs de rennes. Florian Siegl a lui aussi fait plusieurs terrains dans le Tajmyr. Nous leur sommes reconnaissants d'avoir voulu mettre en avant la dimension réflexive, souvent plus familière aux anthropologues qu'aux linguistes.
- 13 Ils tentent de partager avec nous leur expérience dans toute sa complexité, et c'est en cela que réside leur apport novateur. Il ne suffit plus de dire que la présence massive de travailleurs étrangers à la région a mis les langues en danger. Roza Laptander montre comment fonctionnait traditionnellement le multilinguisme dans une zone frontalière, et comment s'articulaient et s'articulent les interactions entre autochtones. Son article amène à s'interroger sur le caractère d'évidence souvent présupposé des nationalités telles que le régime soviétique les a fixées. Il nous semble important d'insister, comme le fait aussi l'article de Florian Siegl, sur le caractère fluctuant de ces catégories. Eszter Ruttkai-Miklén pose – entre autres – une autre question importante : alors que les chercheurs (surtout originaires de Hongrie ou de Finlande) mettent en général fortement l'accent sur l'écrit, considérant que le fonctionnement d'une langue écrite est le plus à même de sauver une langue et d'en assurer la modernité (cf. Aptullina), Eszter Ruttkai-Miklén inverse les données du problème, réfléchit sur les priorités et se concentre sur la nécessité de donner à l'oral toutes les possibilités de se développer. De ce point de vue, son article est stimulant et rafraîchissant. Enfin, Florian Siegl se concentre lui aussi sur une région pluriethnique et montre les interactions et les influences mutuelles des peuples et des langues du Tajmyr.
- 14 Avec ces deux numéros des *Études finno-ougriennes*, nous espérons avoir fourni de riches matériaux de réflexion sur le monde finno-ougrien du début du XXI^e siècle. Celui-ci est confronté à des défis nouveaux : les frontières entre catégories, identités, ethnicités, s'estompent. Des questions nouvelles se posent : les consciences ethniques peuvent aujourd'hui être dissociées de la connaissance de la langue (par exemple avec le cas des Oudmourtes qui ne parlent pas oudmourte, ou des Khantys qui parlent nenetse) ; de nouvelles consciences émergent (une conscience autochtone opposée à une conscience « russe », ou plutôt *lutsa*¹). Ces phénomènes ne sont pas forcément nouveaux, mais ils caractérisent désormais des groupes de plus en plus nombreux. Ces articles posent ainsi nombre de questions qui seront celles des finno-ougriens des années à venir.

NOTES

1. Terme utilisé pour renvoyer au monde caractérisé par la présence russe, mais sans ethnicité. Peut être *lutsa* un anthropologue étranger, un Nenetse qui ne parle pas nenetse, ou encore un Tatar ouvrier dans le pétrole.